

Perdre aux dames

Échecs et mâles. Les modèles masculins au Québec, du marquis de Montcalm à Jacques Parizeau, de Mathieu-Robert Sauvé. Les Intouchables, 316 p.

Gilles Dupuis

Numéro 215, juillet–août 2007

Les masculinités

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10367ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2007). Perdre aux dames / *Échecs et mâles. Les modèles masculins au Québec, du marquis de Montcalm à Jacques Parizeau*, de Mathieu-Robert Sauvé. *Les Intouchables*, 316 p. *Spirale*, (215), 26–27.

Perdre aux dames

ÉCHECS ET MÂLES. LES MODÈLES MASCULINS AU QUÉBEC, DU MARQUIS DE MONTCALM À JACQUES PARIZEAU de Mathieu-Robert Sauvé

Les Intouchables, 316 p.

par GILLES DUPUIS

On sort de la lecture d'*Échecs et mâles*, cet essai masculiniste du journaliste chevronné Mathieu-Robert Sauvé, avec des sentiments contradictoires — ennuyé, irrité, consterné, parfois amusé, mais plus souvent attristé, voire affligé — sans se décider s'il faut en vouloir à l'auteur de nous avoir en toute bonne foi fait part de ses doléances lancinantes envers le « sexe fort », qui « [c] hez nous [...] a une vulve », ou s'il faut plutôt lui savoir gré de nous avoir fourni un nouveau prétexte pour revenir sur la très lassante guerre des sexes et les prétendus ravages qu'elle a occasionnés au Québec. La thèse est archiconnue, et si par miracle elle avait échappé au lecteur aliéné ou à la lectrice avisée, l'auteur se fait un point d'honneur de nous la rappeler : au Québec, « pays du petit père », la mère est reine, la femelle est forte, le mâle est faible et le père est un roi... maté (ou un matou châtré, cela revient au même). Plus que « *manquant* » (on se souvient que c'est la thèse avancée, déjà sans grande originalité, par le psychologue Guy Corneau pour expliquer l'apparition chez nous du prototype du fils « *manqué* »), c'est le père qui se révèle ici « *manqué* », c'est-à-dire raté, ce qui expliquerait cette fois l'absence de « *héros* » (terme fétichisé par Sauvé) chez les fils toujours « *manquant* » à l'appel de la virilité. Il est inutile de relever les nombreux clichés que le journaliste aguerri ressasse tout au long de son « *grand reportage sur la condition masculine* » (ainsi qualifié par la quatrième de couverture), tellement ils sont évidents et pour ainsi dire escomptés. En revanche, il nous est loisible d'explorer la « *piste inédite* » proposée par le journaliste spécialisé pour expliquer ce déplorable état des choses, à savoir « *l'absence de modèles québécois* », afin de mieux comprendre comment une thèse si erronée, ou à tout le moins fort discutable, peut encore être reconduite de nos jours sans que l'on ait à rechigner.

Le syndrome du *loser*, ou la malédiction des Apatrides

Si les héros font si cruellement défaut au Québec, comme le prétend Sauvé (et je m'empresse de lui donner raison sur ce point, avant d'expliquer en quoi cette absence ne fait pas problème à mes yeux), c'est que nous avons le modèle du *loser* bien ancré « *dans la tête* », modèle qui s'est imposé à travers « *l'Histoire* » au point de fournir une typologie masculine à quatorze variables (mais à géométrie invariable) où seul un cas de figure, « *L'homme nouveau* », échappe à la malédiction

des Apatrides qui pèse sur nous depuis que Montcalm a perdu la bataille des Plaines d'Abraham, laissant le champ libre aux Amazones pour qu'elles fassent de l'Ancienne-France, de connivence avec les curés, un matriarcat déguisé. Voilà qui expliquerait que nous soyons encore incapables aujourd'hui de produire « *de ces figures incarnant le courage et l'intégrité, voire l'héroïsme devant l'adversité* ». Deux « *préjugés* » (au sens neutre que prête le philosophe Gadamer à ce terme, c'est-à-dire celui de *pré-jugements*) m'agacent profondément dans ce constat qui n'est pas faux en soi, bien qu'il mériterait une cure sérieuse de *nuancement*, voire de désintoxication à la testostérone : d'abord, que les héros soient obligatoirement du genre masculin (même s'il salue au passage les femmes courageuses ou remarquables, l'auteur n'emploie jamais le terme « *héroïnes* » à leur égard); ensuite — et cette réserve est plus importante —, que le Québec ait besoin impérativement de héros pour se développer, à la gloire desquels il serait juste et bon d'ériger des monuments. C'est une thèse qu'avait défendue, avec plus de subtilité, Dominique Garand dans son essai *Accès d'origine* en la limitant toutefois au manque de monuments commémoratifs. Or, il me semble que l'intérêt de vivre au Québec (c'était aussi le cas au Canada avant le virage « *patriotique* » des années 1990 face à la remontée du « *nationalisme* » québécois) est justement qu'il s'agisse d'un pays où l'on n'accorde pas trop d'importance aux héros et héroïnes de l'Histoire, contrairement aux États-Unis ou à l'Europe, sauf dans les petits pays comme la Suisse, la Belgique et les Pays-Bas.

Sans m'attarder sur ce qui reste de rêve désuet dans le vœu pieux de revenir aux temps des héros, ce temps où le père était « *parmi les siens comme un vieux chêne dans une forêt* », où « *[q]uand grand-papa prenait la parole, c'était la sagesse qui s'exprimait* », temps mythique qui laisse entendre les échos épiques du poème symphonique de Richard Strauss, *Ein Heldenleben* (« *La Vie d'un Héros* »), voire les accents tragiques de l'*Übermensch* nietzschéen, ce « *Surhomme* » devenu entre-temps Superman dans la virile Amérique (bien qu'il y porte un costume de travesti...), je ne puis me sentir concerné par l'expression du fantasme so-disant typiquement masculin qu'il exprime. Il est vrai que je ne me défins pas, à l'instar de Mathieu-Robert Sauvé, comme un digne représentant des « *hétérosexuels moyens* » au Québec, ni comme un « *Québécois moyen* », carte d'identité que je laisse volontiers entre les mains affairées des adéquistes, jeunes et vieux; ni même comme « *un homme, un vrai* », si cette épithète exclut d'office les tribulations « *d'un gars ordinaire, abandonné par sa blonde [...] qui pleure, installé à demeure dans le trente-sixième dessous* » (dit à propos du roman d'André Ducharme, *L'homme en morceaux*). Par contre, je ne peux pas passer sous silence la sourde misogynie qui traverse cet essai, où s'entend (quoiqu'en dise l'auteur) une envie malsaine à l'égard du progrès que les femmes ont accompli dans la société québécoise contemporaine, et plus encore de leurs succès publics, somme toute relatifs. Encore faut-il préciser que ce progrès est devenu possible grâce à une guerre — la « *vraie* », cette fois —, les femmes ayant obtenu le droit de vote au Québec dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale (au Canada, ce fut plus tôt, dans le cadre de la Première Guerre), et non à l'issue de la guéguerre du sexe. Si le pion a perdu aux échecs, il a bien l'intention de prendre sa revanche aux dames (que l'on dit *kings* incidemment en anglais), comme quoi le réel, selon la formulation de Lacan, revient toujours à sa place.

Se faire damer le pion, ou la revanche aux dames

Je ne voudrais pas seulement insister sur ce que le livre de Sauvé peut avoir d'irritant, voire d'inacceptable. On comprend, au fil de sa lecture,

le réel désarroi qu'éprouve l'auteur face à l'échec du mâle dans la société québécoise, désarroi que l'on devine partagé par beaucoup d'hommes et qui inquiète sans doute bien des femmes. Les problèmes du décrochage scolaire chez les garçons, de la toxicomanie et de la délinquance au masculin, de la frustration domestique et professionnelle, et même de la violence chez les hommes, sont de vrais problèmes; seulement, il n'est pas si sûr que le taux de réussite chez les femmes ou leur aptitude à l'épanouissement personnel soit le seul facteur, voire un élément décisif, dans l'établissement actuel de la condition masculine. N'oublions pas que ce sont encore les femmes qui font l'objet massivement de la violence masculine, et que leurs succès professionnels restent toujours en deçà de ceux autorisés par ou pour les hommes. Les élections récentes en France en sont un indice, et plus encore le sort actuel du Parti québécois qui, après avoir écarté la candidature d'une femme d'expérience à la tête de l'organisation, a vu son premier chef ouvertement homosexuel contraint de remettre sa démission après sa défaite démocratique. Dans ce sens, le parcours historique que reconstitue le journaliste des grands perdants du Québec, de Montcalm à Parizeau, en passant par Papineau, La Fontaine, Laurier, Laurendeau, Laporte, Lévesque et Bourassa (sans oublier Bouchard et Landry) — sans contester la partie la mieux informée de l'essai (même si le lecteur averti n'y apprendra rien de nouveau) et la plus intéressante à lire — reste d'actualité. Mais il faudrait mettre l'auteur en garde contre cette propension à user libéralement de l'étiquette « loser », qu'il attribue sans discernement à tous ces ratés politiques mis dans le même sac de l'Histoire: un manquement similaire à l'étiquette a coûté son siège au sympathique ministre Pierre Pettigrew de l'ancien gouvernement libéral d'Ottawa, lequel a révélé à cette occasion bien porter son nom, ayant mûri en quelque chose de petit bourgeois (*petty* en anglais). Il ne faudrait pas que l'« autre » puisse croire qu'il sera *sauvé* in extremis par ses repentirs qui arrivent bien tardivement dans son livre...

Pour compléter son panorama des *losers* au Québec, cette fois dans une optique contemporaine, voire intemporelle, l'auteur dresse une typologie de quatorze types d'hommes, dont les treize premiers (est-ce un hasard?) sont tous des figures d'échec ou de réprobation générale: le « sacrifié », annoncé par les figures de Jean-Baptiste et de Joseph (l'impuissant et le cocu); le « *vire-capot* », que l'on pourrait traiter aussi d'opportuniste; le « traître », qui s'incarne aujourd'hui dans la figure du délateur floué (belle contradiction!); l'« homme toxique », à savoir le psychopathe dangereux ou le batteur de femmes (mais l'auteur nous rassure: « *Beaucoup sont des flatteurs de femmes, et ne sont pas dangereux* »); le « chien sale », propre à l'homme puisqu'on a épargné à la femme cet affront (c'est oublier « chienne » et « vache » qu'on lui assigne aussi fréquemment); le « *Peter Pan* » infantile, adolescent attardé, sorte de débile léger; le « héros », dont le géant Jos Montferrand constitue le prototype (mais on comprend vite qu'au Québec ce zéro soit négligé car trop « unidimensionnel »); l'« absent », qui est tout à la fois le père et le fils, manqués et manquants; le « décrocheur », incapable de réussir à « *L'école des filles* » depuis que « *les femmes ont envahi les facultés professionnelles des universités* », telles des hordes barbares assoiffées de savoir et de pouvoir; le « frustré », ce père privé de ses droits de visite et de garde qui se balade en « *Batman* » dérisoire; le « perdant politique » (lire plus haut) et le « père manqué » (*idem*); enfin, le « suicidé » (Hubert Aquin, Maurice Champagne, Claude Jutra, Gaétan Girouard, Dédé Fortin, etc.) dont l'éditeur Jean Barbe, convoqué ici à la fois comme un complice et un mentor, déplore le manque de courage alors que lui, pour sa part lucide, a opté résolument pour la vie...

Face à ces minuses de tous les temps, se dresse un néo-prototype au Québec: « *L'homme nouveau* ». Il trouve son modèle et son inspiration chez les jeunes chefs d'orchestre prometteurs (en ordre croissant: Jacques Lacombe, Bernard Labadie et Yannick Nézet-Séguin) qui dirigent, d'une main de maître, tous les orchestres du monde. Le *maestro* comme remède au *loser*... Loin de moi l'idée de dénigrer cette figure exemplaire, étant moi-même mélomane et admirateur inconditionnel du talent des jeunes prodiges évoqués par Sauvé. Mais n'est-ce pas là vouloir leur faire porter un poids trop lourd, ayant déjà à composer avec un stress énorme pour relever le défi et renouveler l'enchantement chaque soir de concert? Notons aussi l'absence de femmes dans ce palmarès. En fait, elles sont convoquées, mais dans une note en bas de page avec cette

précision sibylline: « *Il y a aussi des femmes qui se consacrent à la direction d'orchestre (Lorraine Vaillancourt et Véronique Lacroix ont fait beaucoup pour la musique contemporaine, notamment), mais elles sont plus rares et leur approche est différente.* » Quoi qu'il en soit, « *l'homme nouveau* » a le mérite d'apporter une lueur d'espoir dans ce réquisitoire trop noir contre les femmes castratrices et leurs victimes, les hommes castrés, même si sa figure, idéalisée, demeure utopique: « *Comme eux [les chefs d'orchestre], l'homme nouveau, au Québec, est bien installé aux commandes de sa vie. [...] C'est un être sensible, confiant et déterminé. C'est un homme qui s'affirme sans être tyrannique, qui utilise sa tête, son corps et son cœur pour se réaliser. Il est sans complexe, ambitieux et conciliant.* » Et ainsi de suite, une fois parti... Puis l'auteur de conclure: « *L'homme nouveau du Québec a un atout de plus que l'honnête homme de la renaissance: il chouchoute ses petits.* » Cette fin pourra surprendre chez quelqu'un qui vient à peine de fustiger « *l'homme rose* » et « *le métrosexuel* ». Or, au jeu des échecs, si le pion a bien joué son rôle en défendant vaillamment avec sa vie celle de son roi, il se rendra jusqu'au bout de l'échiquier, ce qui lui permettra de se transformer, comme par magie, en reine... Quant à l'autre jeu, je rappellerai seulement qu'avec ou sans galanterie, il faut savoir perdre aux dames. ♣

Aernout Mik, *Osmosis and Excess*, 2005
Video installation, digital video on hard disk /
back screen projection edition
Videostills

Photo: gracieuseté de l'artiste / Galerie Carlier Gebauer

